

SERMON
SUR LA PASSION.

Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est?

Qui a cru à notre parole? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? (Is. LIII, 1.)

QUEL est, mes Frères, ce *bras du Seigneur* dont parle ici le Prophète? et quelle est cette incrédulité dont il se plaint? Ce qu'il appelle le *bras* ou la force du Seigneur, c'est le Fils unique du Très-Haut, tout-puissant comme son père, qui, descendant de son trône éternel et se cachant sous l'infirmité de notre chair, devait souffrir les tourmens et la mort pour le salut du genre humain; cette incrédulité dont il se plaint est celle du peuple juif, qui devait méconnaître dans cet état d'humiliation et de douleur le divin

Messie que lui promettaient tant d'oracles, mépriser celui que les anges adorent, et proscrire comme un criminel le Saint des saints, l'auteur même de toute sainteté et de toute justice. A la vue d'un si étrange et si fatal aveuglement, il s'écrie dans l'amertume de son âme : Qui a voulu croire au mystère que nous annonçons? qui a reconnu la majesté et la puissance d'un Dieu sous le voile d'ignominie et de faiblesse dont il se couvrait : *Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est?*

Pour nous, mes Frères, nous ne pouvons plus demander, avec Isaïe, qui a cru au Dieu anéanti et crucifié? après que Rome et Athènes ont cru, que toutes les nations civilisées et les peuples barbares ont cru, que tout un monde idolâtre a subi le joug sacré de la foi, et qu'une Eglise immense, répandue par toute la terre, a élevé en tous lieux des autels à la Victime adorable du Calvaire; mais nous demandons d'où a pu venir un autre prodige d'incrédulité bien plus étonnante et plus inexcusable que celle des Juifs déicides; nous demandons comment il a pu se faire que dix-huit cents ans

après la victoire éclatante remportée par la croix de Jésus-Christ sur la synagogue et le paganisme, sur la fausse sagesse des philosophes et les préjugés grossiers des peuples, sur toutes les passions et les erreurs humaines soutenues de toute la puissance des Césars et de tous les prestiges de l'enfer, il se soit élevé dans le sein même du christianisme une secte insensée qui, récusant le témoignage de tous les siècles, et fermant les yeux à la lumière du soleil dans son midi, vient contester encore la divinité de ce Jésus qui a opéré tant de divines merveilles, reçu l'encens de tant de générations, et forcé l'univers vaincu de briser à ses pieds toutes les idoles qu'il adorait.

Eh ! s'il n'était pas Dieu, qu'était-il donc celui que le monde attendait depuis quatre mille ans, dont le nom avait retenti partout ; dont la mission, les œuvres, le sacrifice, prédits, figurés en tant de manières, remplissaient toutes les Ecritures ; dont tant de patriarches et de prophètes, tant de rois et de pontifes n'avaient été que les hérauts et les précurseurs ; qui, contre toutes les prévoyances humaines, a vérifié dans sa per-

sonne jusqu'à la dernière des prédictions et accompli toutes les figures, a répondu à une si grande attente du genre humain, a fondé sur la terre un royaume tout céleste, a parlé, agi en Dieu ; et, ce qui est encore plus admirable, ce qui doit désormais fixer toute votre attention, a su souffrir et mourir en Dieu ?

O paroles surprenantes ! ô idées inconciliables en apparence, mais divinement conciliées en Jésus-Christ ! un Dieu qui souffre et qui meurt ! ô mystère incompréhensible ! sainte folie de la croix, qui sera un scandale pour les Juifs, un sujet de dérision pour le gentil et l'incrédule ; mais qui n'en sera pas moins le salut de tout l'univers, le fondement d'une religion éternelle, le grand objet de la prédication évangélique dans tous les siècles : car, mes Frères, rien n'est changé depuis saint Paul, et rien ne changera jamais. Comme cet Apôtre ne savait enseigner qu'une chose, nous n'en savons aussi, nous, enseigner qu'une seule, et c'est toujours Jésus crucifié. Loin de rougir des tourmens et des opprobres de notre Sauveur, nous y voyons un de ses plus beaux titres de gloire,

et nous vous les présentons comme une des plus incontestables preuves de sa divinité.

Déjà, dans un premier discours, nous avons prouvé que, sa passion et sa mort étant l'accomplissement littéral de tout ce qu'avaient dit les prophètes si long-temps auparavant sur le sacrifice du Dieu victime qu'ils annonçaient, elles nous obligent à reconnaître dans celui qui a été ainsi immolé ce Dieu-Homme si long-temps attendu, qui devait laver dans son sang toutes les iniquités du genre humain (1). C'est une première démonstration dont vous avez dû être frappés; il en est une seconde, bien plus touchante, qui doit nous occuper tout entiers dans ce jour consacré à la mémoire de ce grand holocauste et au deuil de l'Eglise. Elle consiste à montrer, non plus par le rapprochement des anciens oracles, que Jésus-Christ a souffert précisément ce que le Libérateur promis à la terre devait souffrir; mais,

(1) Le discours dont parle ici le P. de Mac Carthy a été imprimé dès la première édition. Il se trouve au 1^{er} vol., sous ce titre : *Sermon sur la Divinité de Jésus-Christ, prouvée par l'accomplissement des prophéties relatives aux ignominies et aux souffrances du Messie.*

par les faits mêmes et par la considération des circonstances de sa passion, qu'il a souffert en Dieu, et qu'à travers le sombre nuage dont l'enveloppent tant d'opprobres, les rayons de sa divinité percent et éclatent comme malgré lui de toutes parts.

Transportons - nous donc en esprit sur le théâtre de ces lugubres scènes. Contemplons Jésus aux prises avec la malice des hommes et toute la fureur de l'enfer. Ne le perdons pas un instant de vue, soit qu'il prélude à sa passion dans le cénacle et au jardin des Oliviers; soit qu'il en suive la pénible course à travers les rues et les places de Jérusalem, dans la maison du grand-prêtre, à la cour d'Hérode et au prétoire de Pilate; soit qu'il termine enfin ces terribles épreuves par une affreuse mort sur le Calvaire. Partout nous verrons qu'au milieu d'humiliations qui semblent le mettre au-dessous des plus viles créatures, il soutient d'une manière incompréhensible et divine son ineffable dignité de Fils de Dieu, et ne se montre pas moins adorable lorsque, chargé de malédictions et d'outrages, il expire entre deux criminels dans les horreurs du supplice,

que lorsqu'un peu auparavant, entouré des hommages de tout un peuple que l'admiration prosternait à ses pieds, il guérissait les malades et ressuscitait les morts.

Je viens d'exposer tout mon dessein. Je ne me prescrirai point d'autre ordre que celui qui est tracé dans l'Evangile, et suivant pas à pas le Sauveur, depuis la cène jusqu'au Calvaire, je ferai voir premièrement qu'il prélude en Dieu à ses souffrances, dans le cénacle et dans le jardin de Gethsémani ; secondement, qu'il parcourt en Dieu sa longue carrière de douleurs à travers tous les tribunaux où le traîne la fureur de ses ennemis ; troisièmement enfin, qu'arrivé au terme que son Père lui a marqué, il meurt en Dieu sur l'autel sanglant de la croix. Tel est le sujet des trois parties de ce discours.

O croix ! qui êtes la gloire du divin Rédempteur, le salut des hommes et la terreur de l'enfer, nous vous saluons et vous invoquons en ce jour. Nous conjurons celui qui, en expirant dans vos bras, nous a donné la vie, de découvrir à notre foi les grandeurs cachées dans le mystère à jamais impénétrable des anéantissemens, des faiblesses

apparentes, du supplice et de la mort d'un Dieu. *O Croix, ave, etc.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ prélude en Dieu à ses souffrances, premièrement dans le cénacle ; secondement, dans le jardin de Gethsémani. Tâchons de nous faire une idée de la situation où se trouvait ce divin Sauveur, et des sentimens qui devaient s'élever naturellement dans son cœur, s'il n'eût été qu'un simple homme, au moment où il entra dans le cénacle pour célébrer la dernière pâque avec ses disciples, et leur faire ses derniers adieux. Que se passe-t-il autour de lui ? Ses ennemis sont assemblés ; déjà sa perte est résolue dans leur conseil ; toutes les mesures sont prises pour l'exécution de leur vengeance dans la nuit même qui va commencer. Encore quelques heures, et il sera en leur pouvoir, chargé de chaînes, traîné de tribunal en tribunal comme un criminel, condamné comme un blasphémateur par les chefs de la nation et les pontifes, poursuivi par tout le peuple, livré aux bourreaux par

le juge romain, et enfin cloué à un infâme gibet, où il expirera dans les horreurs du plus ignominieux des supplices. Tel est le sort qu'il va incessamment subir, il ne l'ignore pas; car il a prédit depuis long-temps le détail des maux qu'il doit souffrir, et depuis deux jours il en a marqué l'époque précise: *Post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur* (1). Il sait de plus, que tous ses disciples l'abandonneront, que leur chef le reniera, que l'un d'entre eux l'a déjà vendu à ses persécuteurs, et n'attend que l'heure convenue pour le livrer entre leurs mains. Il sait tout cela, comme le prouvent les paroles qu'il leur adresse: « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous, qui mange ici avec moi, me trahira (2). Le temps est venu où vous vous disperserez tous, et me laisserez au milieu de mes ennemis (3); et vous, Pierre, cette nuit même, avant que le coq ait chanté, vous me renierez trois fois (4). »

Supposez maintenant qu'il ne soit pas véritablement Dieu, comme il s'est vanté de

(1) Matth. xxvi, 2. — (2) Joan. xiii, 21. — (3) Joan. xvi, 32. — (4) Joan. xiii, 38.

l'être, que sera-t-il donc? un sacrilège usurpateur de la divinité, un hypocrite démasqué et pris dans ses propres pièges; un imposteur dont tous les desseins sont renversés, toutes les espérances évanouies; qui, maudit de Dieu, haï des hommes, délaisse entre les mains de la justice par ceux qu'il a trompés, n'ayant plus un ami dans l'univers, va subir le châtement dû à ses crimes, mourir dans les plus cruelles tortures, et, au lieu de la gloire et des adorations qu'il attendait, devenir l'objet éternel du mépris et de l'exécration du genre humain.

Quels seront les sentimens de son cœur dans une situation si affreuse, si ce ne sont ceux de la terreur, du remords, de la consternation et du désespoir? Que paraîtra-t-il dans ses discours et dans sa conduite? que trouble, agitation, effroi, incertitude. Que témoignera-t-il à ses disciples qui l'abandonnent ou le trahissent? que défiance, aigreur et dépit. Songera-t-il encore dans cette extrémité à soutenir le personnage divin dont il a osé follement se revêtir? Osera-t-il prononcer le nom de Dieu, dont il a si audacieusement usurpé les droits, et qui va

se venger d'une manière si terrible ? Aurait-il d'autre pensée que de se dérober par la fuite aux épouvantables malheurs qui le menacent ?

Si donc nous voyons dans le cénacle, au lieu de ce trouble et de ce désordre, une scène ravissante et céleste ; si celui qui se prépare à souffrir tant de maux donne, par sa sérénité et sa douceur, un charme nouveau et inexprimable à toutes ses paroles ; s'il répand du fond de son cœur une surabondance de consolations divines sur tout ce qui l'entoure ; si, après avoir annoncé la défection de ses apôtres, il leur marque plus de confiance et d'amour que jamais ; s'il parle de la mort avec calme et tranquillité ; s'il s'exprime plus clairement qu'il n'a encore fait sur sa divinité, et qu'avec les plus vives effusions de la piété filiale il prenne Dieu même à témoin de son égalité avec lui ; si, au lieu de regarder ses desseins comme renversés, il met tranquillement la dernière main au grand ouvrage, et annonce avec une entière assurance les destinées immortelles de son Eglise ; si, au milieu de tant de périls, il entre avec une dignité ineffable dans

l'exercice de son pontificat éternel, et institue le Sacrement de la nouvelle alliance, qui doit durer autant que le monde ; qui ne reconnaîtra ici le Saint des saints, le Roi de gloire, le Dieu qui se dévoue pour notre amour, et prélude en Dieu à son sacrifice ?

Après ces réflexions préliminaires, pénétrons en esprit, mes Frères, dans le lieu où se donne cet étonnant spectacle. Fixons nos regards sur le Sauveur assis au milieu de ses disciples faibles et infidèles. Écoutons le langage qu'il leur adresse ; connaissez-vous rien de si doux et de si tendre ? « J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous, avant de souffrir : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar* (1). Vous êtes mes amis (2), je ne puis plus vous nommer serviteurs, puisque je vous ai fait part de mes pensées les plus intimes ; il ne me reste plus qu'une marque de mon amour, la plus grande de toutes à vous donner, c'est de sacrifier ma vie pour vous, et je me prépare à le faire. Voyez de quelle manière calme, j'oserais dire enchanteresse, il parle de sa mort ; comme il en

(1) Luc. xxi, 15. — (2) Joan. xv, 14.

déguise toute l'horreur, comme il en dissimule toutes les souffrances à ses chers disciples! « Je n'ai plus beaucoup de temps à demeurer avec vous (1); le Fils de l'homme s'en va, selon qu'il est écrit (2). En vérité, je ne boirai plus de ce jus de la vigne jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père (3). Je suis sorti de mon Père, et je suis venu au monde; je quitte le monde, et je retourne vers mon Père (4). » S'apercevant que, malgré la magnificence de ces expressions, ces paroles produisent un sentiment de douleur dans le cœur de ses apôtres: « Parce que j'ai dit ces choses, ajoute-t-il, la tristesse est entrée dans votre âme (5); ah! ne vous affligez point, ne vous livrez point au trouble (6). Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne vous étonnent pas quand elles arriveront; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père (7). Est-ce la séparation qui produit en vous cette impression pénible? elle ne sera pas longue;

(1) Joan. XIII, 33. — (2) Matth. XXVI, 24. — (3) Ibid. 29. — (4) Joan. XVI, 28. — (5) Ibid. 6. — (6) Joan. XIV, 1. — (7) Ibid. 28.

encore un moment, et vous ne me verrez plus; puis un moment encore, et vous me reverrez: car vous vivrez, et moi je vis. » Quelles paroles, mes Frères, au moment où l'on va mourir! *Et moi je suis vivant*, c'est-à-dire clairement: Je suis le principe de la vie, la mort ne peut m'enlever cette vie céleste et divine qui m'appartient essentiellement et que je communique. Vous vivrez, et moi je vis. Ah! je vais vous préparer la demeure que je vous destine dans le royaume de mon Père; là, sont plusieurs palais pour mes élus. Il vous est bon que je m'en aille: car je vous enverrai l'Esprit sanctificateur, l'Esprit de vérité, le vrai Consolateur qui adoucira toutes vos peines (1).

Rapprochons ceci, mes Frères, de ce qui se passa cinquante jours après, lorsque son Esprit descendit en effet sur les Apôtres; rappelons-nous les prodiges qu'il produisit, la force qu'il inspira à des hommes si timides, la terreur qu'il répandit, par les paroles qu'il mit dans leur bouche, sur ceux qui les avaient opprimés jusqu'alors... « Ne croyez point que je vous rejette parce

(1) Joan. XIV, 2; XVI, 7.

que vous devez avoir la faiblesse de me renier et de m'abandonner : c'est vous-mêmes que j'ai choisis pour être mes témoins jusqu'aux extrémités du monde ; vous aurez autant de force alors que maintenant vous avez de faiblesse ; demandez seulement, et vous obtiendrez tout par la puissance de mon Père et par la mienne. » Est-ce bien un Dieu qui parle, mes Frères ? « Croyez en moi, et vous ferez des choses aussi grandes que celles que j'ai faites, et de plus grandes encore (1). » Ah ! qui serait assez aveugle pour ne pas reconnaître que le Tout-Puissant seul peut tenir un tel langage, et que l'on chercherait vainement, dans tous les sages et les héros du monde, une seule des paroles qui sortent avec tant d'abondance de sa bouche ? Flatte-t-il ses disciples qu'après sa mort ils seront récompensés par les grandeurs, par les plaisirs, par les richesses d'ici-bas ? Remarquez quelles étonnantes promesses il fait à des hommes si charnels et si grossiers : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; vous serez traînés devant les synagogues, les magistrats et les rois ; on se fera un mérite

(1) Joan. XIV, 12.

devant Dieu même de vous mettre à mort ; vous n'éprouverez que des tourmens et des opprobres au milieu de ce monde perfide, mon ennemi déclaré : *In mundo pressuram habebitis* (1) ; mais ne craignez point, j'ai vaincu le monde. » Cet homme qui va subir le dernier supplice s'annonce comme un vainqueur contre lequel échoueront tous les efforts du monde et de l'enfer : *Ego vici mundum* ; et il est cru, et toutes ses paroles si étonnantes s'accomplissent ; et ces hommes qui étaient comme de timides agneaux, seront bientôt comme des lions invincibles ; ils deviendront la terreur des ennemis de leur maître, et ils verseront avec joie leur sang jusqu'à la dernière goutte pour sa gloire, et pour demeurer fidèles aux promesses qu'ils lui ont faites. Quel prodige et quelle vertu dans la parole de celui qui s'exprime de la sorte !

Cependant, au milieu de ces magnifiques images qu'il leur présente, il se dépouille, il se prosterne devant chacun d'eux, leur lave humblement les pieds, et leur dit : « Si je ne vous purifie, vous ne pouvez avoir part

(1) Joan XVI, 33.

avec moi (1). » Mais, Seigneur, qui pourrait ambitionner d'avoir part avec vous au moment où vous allez souffrir de si intolérables tortures, où la mort seule, et une mort la plus ignominieuse, vous est réservée? Oh! que les pensées de celui qui parle de la sorte sont donc élevées au-dessus de la terre! « Si je ne vous lave, vous ne pourrez avoir part avec moi; vous ne comprenez point ce que je viens de faire: c'est un exemple que je vous donne, rendez-vous les mêmes services les uns aux autres; que la charité vous distingue, que l'amour que vous vous porterez mutuellement vous fasse reconnaître pour mes disciples; car tel est l'esprit de ma loi, tel est l'accomplissement du nouveau précepte que je vous donne (2). » Quels sentimens de tendresse dans un moment où l'on s'attendrait à ne voir en lui que trouble et effroi, qu'abattement et désolation!

Mais nous allons voir un spectacle bien plus imposant et plus étonnant encore. Au milieu des tendres épanchemens de son cœur, le Sauveur, les yeux fixés sur les

(1) Joan. XIII, 8. — (2) Ibid. 15.

desseins éternels de son Père et de l'adorable Trinité, voit l'antique Melchisédech, qui a été sa figure, offrant le pain et le vin au Dieu éternel; et il sent que le moment est venu de substituer aux anciens sacrifices le Sacrifice nouveau et non sanglant, d'abolir le sacerdoce d'Aaron pour instituer le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech; enfin de distribuer à ses disciples le pain mystérieux et divin qu'il leur a promis, pain de vie et d'immortalité, et qui n'est autre que lui-même. Il prend donc le pain et le vin, les bénit, et dit en les donnant à ses disciples: « Prenez et mangez, car ceci est mon corps; prenez et buvez, car ceci est mon sang (1). Oh! mes Frères, je ne puis m'empêcher de m'arrêter ici un instant, pour vous demander quelles pensées on aurait d'un homme, quel qu'il fût, s'il n'était Dieu, qui songerait à donner sa chair pour nourrir ses disciples, et son sang pour les abreuver. Un accusé surtout, et un homme condamné au dernier supplice, qui, près de mourir, parlerait de donner son corps et son sang cachés sous les apparences du pain et du vin! qui ne

(1) Matth. xxvi, 26, 27.

dirait que c'est un délire inouï, et qu'il faut que cet homme ait perdu la raison ? Ne venez donc pas ici m'exagérer la merveille, ne venez pas me dire que ce mystère est incompréhensible ; car je vous répondrai qu'il l'est mille fois plus que vous ne l'avez jamais pensé vous-même, que tout ici est merveille, que tout renverse les idées humaines. Cette seule idée de se donner pour nourriture aux siens, cette confiance de leur présenter ce qui ne paraît que du pain et du vin, en les assurant que c'est son corps et son sang, que c'est lui-même tout entier qui entre dans leur cœur, est une invention impossible à l'homme ; les miracles y sont tous renfermés dans un seul ; tout cela, encore une fois, est bien plus extraordinaire que vous ne l'avez jamais imaginé.

Oui, je le répète, mes Frères, qu'un homme déjà prêt à être conduit au supplice, ait osé former un pareil projet ; que dans de si terribles momens il ait osé donner de pareilles assurances, cela passe toute pensée humaine. Mais ce qui est bien plus étonnant encore, mais ce qui confond, mais ce qui est au-dessus de toute expression, c'est qu'il

soit venu à bout de son dessein ; c'est qu'avec l'aide de douze pauvres ignorans qui l'environnaient, il ait pu établir ce nouveau sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, qu'il ait fait disparaître de la terre l'ancien sacerdoce d'Aaron, et que cette nouvelle hiérarchie, cette succession de prêtres qu'il institua, ait duré pendant dix-huit siècles, sans que les efforts de l'enfer aient pu rompre un seul anneau à cette chaîne sacrée ; c'est que ce mystère incompréhensible de la chair d'un homme mangée sous les espèces du pain, et de son sang bu sous les espèces du vin, ait été cru, admis, révééré et adoré dans tout le monde civilisé ; que les savans avec les ignorans se soient prosternés au souvenir seul de ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; » que, malgré tant d'hérésies qui se sont élevées dans le monde, malgré l'incrédulité de nos jours, nous voyions encore tout ce qu'il y a de plus vertueux et de plus respectable s'approcher avec vénération de ce mystère, et y puiser, comme à leur source, les vertus et les consolations divines. Et tout cela, mes Frères, nous le voyons de nos yeux, nous en sommes